

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

PREMIÈRE PARTIE

La Maison des Anglois

IV

(Suite)

L'officier de paix qui vient faire sa ronde les prend à part, les interroge encore :

— Vos parents vous battaient, n'est-ce pas ? Toi, mon petit, dit-il en s'adressant plus particulièrement à Charlot, tu portes encore des contusions sur la figure... Réponds !

Mais personne ne put rien obtenir.

— On vous protégera désormais, on punira ceux qui vous ont fait du mal. Ils n'oseront plus ; vous pouvez être rassurés.

Criquet et Charlot restaient muets, tête baissée.

Le même jour, le commissaire de police du quartier dressa son procès-verbal et quand le *panier à salade* passa au poste, les deux enfants y montèrent. Une demi-heure après, la voiture les déposait au dépôt central. Ils eurent à subir un nouvel interrogatoire au bureau de la permanence. Cela ne fut pas long. Un ordre les envoya au directeur du dépôt qui devait les garder jusqu'à supplément d'enquête, par le deuxième bureau de la préfecture de police. Cette enquête n'aboutit à rien. Ce fut le tour du petit parquet. Il était évident que les enfants ne parleraient pas, retenus par l'épouvante, et comme d'autre part on n'avait à leur reprocher que leur état de vagabondage, ils devaient être considérés comme abandonnés.

Ils passèrent neuf jours au Dépôt, mêlés à la tourbe vicieuse d'enfants plus âgés, arrêtés en flagrant délit de vol et parmi lesquels beaucoup, déjà, avaient la fanfaronnade de leur honte précoce.

Ils couchaient, parqués en grand nombre, dans une salle étroite, le long de laquelle étaient des lits de camp. Ils étaient entassés les uns sur les autres, parfois, certains soirs, plus de cinquante ensemble. Cette salle n'était séparée de la grande galerie du Dépôt que par un passage et par une cloison vitrée. C'est dans ce passage que couchait le gardien.

Pendant le jour, Criquet et le petit Charlot usaient leur temps à se promener dans un préau bitumé et couvert, large de deux mètres à peine, long d'une dizaine de mètres, sous la surveillance d'un gardien placé dans un couloir.

Le troisième jour après leur arrivée, la voiture cellulaire amena un enfant un peu plus âgé que Criquet, plus grand et plus fort. Il avait la tête intelligente et le front volontaire. Ses yeux, grands et noirs, étaient durs, presque sauvages. On l'avait arrêté en flagrant délit de vol d'une paire de souliers à la devanture d'un brocanteur.

On l'appelait Borouille.

Il fit bien vite connaissance avec Criquet et Charlot.

D'une gaieté exubérante, il racontait ainsi son arrestation :

— Je n'avais plus que des chaussures dont le cuir se détaillait comme de la pâte feuilletée... Je m'arrête devant une boutique de la rue Notre-Dame-de-Lorette... j'avisé une paire de souliers... Je la mets sous mon bras... Je filais avec... ni vu ni connu... le patron lisait son journal... quand je me sens arc-pincé... Oh ! là ! là ! C'étaient deux sergots... qué déveine... Ils me disent : " Qu'est-ce que tu portes là ? " Je leurs répons : " Vous voyez bien que ce n'est pas une ormoire ? " " Tu les as payés, ces souliers ! " " Pour qui me prenez-vous ? " Je la faisais à la colère. Je voulais paraître vexé. Mais ils n'ont pas coupé dedans et me voilà devant le brocanteur qui reconnaît ses ripatons. " Petit malheureux ! " qu'il me dit. " Eh bien quoi ? que je lui fais... C'était justement ma peinture ! " Si t'avais vu son nez, mon vieux Criquet !

Ils s'étaient tutoyés tout de suite.

Charlot semblait l'intéresser particulièrement.

— Il va bien, le gosse. On les prend en nourrice, maintenant. C'est ton frère ?

— Non. Il est orphelin comme moi. Nous étions chez des mendiants.

— Moi, je suis enfant de l'hospice, comme ils appellent. J'ai été arrêté trois fois. La première fois pour vagabondage, en province, la deuxième fois pour vol de six sous à un gamin qui allait acheter du lait, et la troisième fois hier. Mais je m'en moque. Je sais bien

que tant que je n'aurai pas dix-huit ans, les juges ne pourront pas me faire grand-chose... .

Et s'adressant à Charlot qui ne comprenait guère ce que disait le vicieux gamin :

— Dis donc, petit ?

— Monsieur Borouille ?... .

L'autre partit de rire, se tordant :

— Il m'appelle monsieur Borouille !! Mince ! Pourquoi pas monsieur le duc ? Qu'est-ce que tu feras, toi, plus tard, pour gagner de l'argent, quand tu seras homme ?... .

— Je travaillerai, monsieur Borouille.

— Moi, non, dit Borouille, à moins que je ne trouve une place de cuisinier !... J'aime tant les grenouilles !... .

Dans la salle puante où des tas d'enfants sommeillaient sur les petits lits, quelques têtes hâves, livides, aux yeux fiévreux de malades ou de précoces bandits, des rires éclatèrent.

— Il est rien rigolo, celui-là, hein, Charlot ? fit Criquet.

— Je ne sais pas, dit le petit doucement, les yeux gros de sommeil.

Et sur le traversin il laissa tomber sa tête fine et pâle.

Ce fut sa première rencontre avec Borouille.

Ils restèrent ensemble quelques jours, après quoi Borouille passa en police correctionnelle et fut envoyé dans une maison de correction.

Criquet et Charlot, presque en même temps, étaient tirés du Dépôt et confiés, vu leur jeune âge, par les soins du petit parquet, à l'hospice des Enfants-Assistés de la rue Denfert.

C'était là qu'avait été abandonnée Bertine.

C'était là que venaient échouer Criquet et Charlot.

Pendant une quinzaine, l'hospice les tint en observation, puis ils furent immatriculés.

Deux jours après, ils étaient placés, Charlot chez un paysan des Ardennes, et Criquet dans le Loir-et-Cher.

Ils pleurèrent quand on les sépara. Ils ne voulaient pas se quitter. Ils avaient souffert ensemble. Ils s'étaient imaginé qu'ils passeraient ainsi leur vie côte à côte.

Ils entendirent qu'on disait, pendant qu'ils sanglotaient :

— Ils sont jeunes. Ils oublieront vite !

On se trompait. Ils étaient plus vieux que leur âge. De pareilles misères développent vite. Ils ne devaient jamais s'oublier.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

I

Le wagon de troisième classe qui emporta Bertine vers le Nord était bondé de nourrices. Beaucoup se connaissaient. Toutes étaient montées là, rejoignant leur pays avec les nourrissons qu'on leur avait livrés à l'hospice.

Le hasard — car c'est le hasard qui préside à ces distributions — avait fait confier Bertine à une jeune et belle paysanne aux larges épaules, aux hanches fortement accusées. Elle s'appelait Joséphine Massoulet, et elle était la femme d'un maréchal-ferrant du gros village de Wattignies.

Le voyage s'effectua sans incident ; dans le trajet, un enfant du même wagon, abandonné trop faible aux soins de la mercenaire et qu'on aurait dû conserver plus longtemps à l'hospice, mourut presque subitement.

Sur ces larges figures épanouies de filles bien portantes, en dehors, très gaies, cela mit un voile funèbre pour tout le reste du chemin.

Ce fut ainsi que Bertine entra dans la vie.

A Wattignies, une année se passa. L'enfant fut sevrée. Joséphine avait tenu à dépasser l'époque du sevrage pour toucher la prime que l'Assistance donne aux nourrices.

Massoulet était un grand gaillard haut de six pieds et large à proportion. Une forte barbe rousse lui cachait tout le visage. Il n'y avait que son front qui n'eût point de poils. Encore était-il diminué par la rousse chevelure dont les pointes descendaient très bas et par des sourcils touffus qui remontaient très haut. Il avait vingt-huit ans. Son aspect était terrible. Dans la broussaille de sa barbe ses petits yeux luisaient comme des diamants. Il était doux comme un mouton. Et ce grand corps avait une voix tendre comme celle d'une femme.

Bertine passa chez eux ses deux premières années. Les Massoulet s'étaient attachés à elle. Elle était si gentille, si mignonne, qu'ils l'aimaient à l'égal de leur propre fille.

Puis, ils étaient pauvres, malgré leur rude travail. Et les vingt-cinq francs qu'ils recevaient de l'Administration leur venaient en aide.